

Un entretien exclusif

Bernard-Henri Lévy : « Sar

Qui l'eût dit ? L'ancien chef de file de la « Nouvelle Philosophie » a toujours nourri, sans l'avouer, une admiration pour l'auteur de « la Nausée » et de « l'Être et le Néant ». Il lui consacre aujourd'hui une passionnante enquête philosophique. Il donne ici les raisons de sa passion

Le Nouvel Observateur. – Comment expliquez-vous ce bloc de silence qui, depuis sa mort il y a vingt ans, s'est abattu sur Sartre et son œuvre ?

Bernard-Henri Lévy. – Ce silence assourdissant est la rançon de sa gloire, qui fut gigantesque. C'est l'aventure que connurent Malraux, Aragon et quelques autres. L'éclat de leur nom finit par éclipser leur œuvre. Leur gloire devient un obstacle posthume à la lecture et non plus une invitation à les lire. Sartre fut un philosophe lumineux qui a joué avec une force et une désinvolture inouïes tous les jeux de la renommée. Le premier intellectuel médiatique, c'est lui. Le désamour dont il est aujourd'hui l'objet est à juger à l'aune de l'amour – et de la haine – qu'il suscita. De Sartre il ne reste, vingt ans après, que des clichés.

N. O. – On ne vous connaissait pas une passion si intense pour l'auteur de « l'Être et le Néant ».

B.-H. Lévy. – C'est comme dans la vie. On vous prête telle ou telle passion. Alors que vous en poursuivez une autre, en secret. Camus, sans doute. Malraux, bien sûr. Mais aussi Sartre, que, depuis des années, je relis inlassablement. C'est lui l'homme-siècle. C'est par lui qu'il faut en passer pour comprendre quelque chose à l'aventure énorme du XX^e siècle. Dans l'opéra sartrien, tous les personnages de l'époque sont là. Qu'est-ce qu'un grand intellectuel, sinon un aimant qui répercute les forces, les intensités, les grandes pensées du moment ? Sartre ou le grand rendez-vous.

N. O. – Votre livre de plus de 600 pages est paru par une énergie passionnée.

B.-H. Lévy. – J'ai écrit ce livre dans la joie, la véhémence et la fièvre. La joie, car Sartre est d'abord un personnage, stendhalien éminemment doué pour le bonheur, et qui ne cesse de traquer ce que Spinoza appelait les « passions tristes ». La véhémence ? Il fallait réparer une immense injustice. Celle qui a fait de Sartre le parangon des erreurs de l'intelligence, le bouc émissaire de toutes les folies du XX^e siècle. Avoir osé transformer cet aventurier de la liberté en un quasi-pétainiste est une infamie. La haine qui l'a poursuivi, les injures d'ordre scatologique et sexuel dont on n'a cessé de l'abreuver, les jeux de mots douteux sur « l'excré-

mentalisme », les blagues grasses sur le couple magnifique qu'il formait avec Simone de Beauvoir – tout cela est infâme. Et puis j'ai sans doute été contaminé par la fièvre, la prodigalité, la boulimie de ce personnage superbement monstrueux.

N. O. – Votre découverte de « l'Être et le Néant » a été, écrivez-vous, tardive.

B.-H. Lévy. – J'appartiens à une génération qui est arrivée à l'âge d'homme au moment du désert sartrien. Il était à la fin des années 60 unanimement admis que l'œuvre de Sartre était une vieillerie humaniste. J'essaie de montrer au contraire que sa philosophie du sujet, telle qu'elle apparaît dans « l'Être et le Néant » a anticipé d'une manière vertigineuse bien des inventions théoriques de Foucault, Lacan et Deleuze. C'est la dernière vraie tentative philosophique moderne. L'ultime effort pour sortir de l'hégélianisme. Le XX^e siècle n'a cessé de se poser cette obsédante question : est-il possible ou non de démentir le pronostic hégélien sur la fin de l'histoire et de la philosophie ? Sartre a été le dernier à défier Hegel. Le dernier aussi, avec « la Critique de la raison dialectique », à déclarer forfait et, par son ralliement tardif au marxisme, donc à l'hégélianisme, à rendre les armes.

N. O. – En bon althusserien, vous distinguez deux Sartre, radicalement distincts.

B.-H. Lévy. – Il y a deux mondes sartrien. Celui de « la Nausée » et celui des « Mots ». Il y a un livre apparemment mélancolique mais en réalité joyeux, qui, malgré son pessimisme de façade, est une œuvre bourrée d'énergie, c'est « la Nausée ». Et puis il y a ce livre prétendument triomphant, qui a l'éclat des feux d'artifice trop réussis, c'est « les Mots ». J'ai toujours senti que ce livre avait quelque chose de trop sombre, de trop mortifère. « La Nausée », chef-d'œuvre absolu, est du côté de la jeunesse et de la vie. « Les Mots », le seul livre que « sauvent » les antisartrien, est en fait, si on le lit vraiment, un adieu violent à la littérature. Il affirme que la littérature est une maladie dont il faut guérir. Pour aller vite, il y a dans le Sartre de « la Nausée » et de « l'Être et le Néant » la philosophie antitotalitaire la plus féconde du XX^e siècle. Le premier Sartre est antitotalitaire quand il est antihumaniste. Et c'est quand il se met à croire en l'homme qu'il devient le compagnon de route des communistes, clame que la liberté de critique est totale en URSS et absout quelques-

uns des plus sombres criminels du XX^e siècle.

N. O. – Vous situez la naissance du second Sartre totalitaire au stalag, quand, prisonnier de guerre, il découvre la jouissance de la vie en groupe et l'émoi communautaire.

B.-H. Lévy. – Cet émoi, il l'avait pourtant décrit, pour s'en moquer, à travers le personnage de l'Autodidacte de « la Nausée » : il y a, cela dit, trois événements distincts qui permettent de comprendre pourquoi ce philosophe magnifique, ce grand vivant, l'homme de la pensée libre, a pu devenir le triste compagnon de route du PCF puis des maos – pourquoi, en un mot, lui qui a inventé tous les vaccins antitotalitaires ne s'est pas mis en situation de se les inoculer. Primo, la haine de soi et de la littérature. Secundo, la défaite de la pensée face à Hegel à qui il rend les armes : un philosophe qui pense que l'histoire est terminée est un philosophe qui expédie les affaires courantes. Tertio, cet abandon volontaire par le sujet de sa subjectivité et le rêve de se fondre dans la communauté et le groupe.

N. O. – Sartre, au fond, aura été le dernier grand intellectuel et le premier à décider de ne plus l'être ?

B.-H. Lévy. – Il y a quelque chose de bouleversant chez cet homme qui la journée noircit des pages et des pages pour dire que la littérature c'est le mal, que son œuvre ne vaut rien, qu'il faut inventer un intellectuel collectif de type nouveau, et qui, le soir, seul, clandestinement, écrit sans fin « l'Idiot de la famille ». Comme s'il se livrait à une activité irraisonnable. Comme si son engagement auprès des maos rendait encore plus jouissive la transgression littéraire. Comme si la mortification mao avait fonctionné comme un accélérateur ou un intensificateur secret et clandestin du pur plaisir d'écrire... Reste, en effet, que ce même Sartre est aussi celui qui de son vivant enterre la figure de l'intellectuel dreyfusard et prononce l'adieu à la littérature le plus éclatant de tous les temps.

N. O. – Qu'en est-il de ce goût de Pinachev chez Sartre, lui qui annonçait des suites à ses livres qu'il n'a jamais écrites ? Pourquoi, de « l'Être et le Néant » aux « Chemins de la liberté », tant de promesses non tenues ?

B.-H. Lévy. – Il y a, c'est vrai, une compulsion d'inachèvement typiquement sartrienne que l'on peut expliquer de maintes façons : goût de l'infini, nietzschisme de jeunesse, syndrome Shéhérazade... Mais n'oublions pas que cet inachèvement est indexé, aussi, sur l'incomplétude même du sujet. Le grand apport de Sartre à la philosophie, c'est d'avoir théorisé l'émiettement du sujet. C'est d'avoir forgé l'idée d'un sujet sans substance qui



Alain Ducour-Garnier

e, c'est l'homme-siècle»



n'est rien d'autre que la totalité de ses actes de subjectivité, qui n'a pas une conscience ou un moi mais mille. La clé de l'inachèvement de l'œuvre est là. Comment fabriquer des machines littéraires homogènes et fermées sur elles-mêmes quand on est le siège d'une subjectivité éparse et fragmentée ?

N. O. - *Vous ne semblez jamais avoir eu un sentiment de révolte en examinant si scrupuleusement tous les errements et les égarements politiques de votre héros.*

B.-H. Lévy. - Je n'ai pas écrit un livre de juge ou de justicier. Je ne suis pas, ou plus, un redresseur de torts. Et puis « le Siècle de Sartre » est un livre d'empathie. On ne passe pas impunément tant d'années en compagnie d'un tel personnage.

N. O. - *Vous allez très loin dans votre effort de tout comprendre.*

B.-H. Lévy. - Quand on est en face d'un intellectuel qui s'est si souvenant et si magistralement trompé, il faut s'armer de deux principes, contradictoires et pourtant inséparables. Admettre d'abord que ce qui nous apparaît clair et lumineux a été vécu, hier, dans le brouillard, l'opacité. Première règle donc : retrouver, voire reconstituer la brume et le brouillard du moment ; chaque intellectuel a pensé dans un brouillard spécifique, a été confronté à la folie brumeuse de son temps, et c'est cela qu'il faut ressusciter... Seconde règle : savoir qu'il y a des hommes qui, par instinct, par culture profonde ou par grâce, ont tout de même vu juste dans le brouillard... Bon. Cela étant dit, sommes-nous si certains de savoir ce qu'est une erreur ou une vérité ? N'existe-t-il pas, chez Raymond Aron par exemple, des vérités qui paraissent d'évidence, alors qu'elles sont en réalité des erreurs ? Le problème en politique est de produire une vérité qui soit armée, qui ne s'effrite pas dès qu'on veut la développer. La vérité, c'est un travail, et dans le travail de la vérité il y a beaucoup d'erreurs incorporées puis transformées. Bref, l'histoire des erreurs sartriennes est une histoire douloureuse que j'ai tenté le plus loyalement possible de démêler.

N. O. - *Les derniers entretiens de Sartre avec Benny Lévy, publiés en mars 1980 dans « le Nouvel Observateur », ont fait scandale au sein de la « famille » sartrienne. Contre l'avis de tous, vous leur donnez une importance capitale. Vous y voyez même la naissance d'un nouveau Sartre, que la mort un mois plus tard laissera inachevé... Est-ce bien raisonnable ?*

B.-H. Lévy. - Je me suis contenté de lire ces entretiens comme j'ai lu « l'Être et le Néant », la « Critique de la raison dialectique » ou « les Mots ». Sartre a toujours affirmé que tous ses textes étaient des textes de circonstance. Fh bien, c'est le cas ni plus ni moins de ces derniers entretiens, qui font partie du corpus sartrien et qu'il faut traiter philosophiquement et philologiquement comme tels. Quelle aventure extraordinaire, au demeurant ! Comme Lacan, comme Mao, Sartre, au soir de sa vie, décide de tout casser. Il choisit, au grand dam de sa famille intellectuelle, de dynamiter le sartrisme. Il fait, événement magnifique, le pari d'une nouvelle jeunesse et pose les pierres d'angle d'une troisième œuvre. Il reprend, en un mot, les chemins de sa liberté. Enfin, avec pour passeur ou entremetteur Benny Lévy, il opère, sans clairement le dire, une jonction philosophique étrange avec Emmanuel Levinas. Tout ça est formidablement romanesque : un jeune chef maôiste mène sa dernière conspiration et fourgue au vieux philosophe des concepts - ceux de Levinas donc - par lesquels sa pensée défaite va commencer de se refaire. Démolition puis reconstruction d'une des plus fortes philosophies du XX^e siècle. Et puis enfin rencontre aléatoire et nécessaire, clandestine et avouée, avec le... judaïsme. Il ne s'agit bien sûr pas d'une conversion. Sartre, l'appétit philosophique revenu, s'approprie avec voracité, comme d'habitude, la pensée d'un autre. Il la malaxe. Il la transforme. Il a le culot de redevenir ce jeune homme, causant chagrin ou colère dans sa propre tribu. Très jeune ou très vieux, on le sait, il naît une nouvelle fois dans la même vie et renoue avec son dandysme des débuts. Quelle histoire ! Quel panache !

Propos recueillis par Gilles Anquetin

L'HISTOIRE DES ERREURS SARTRIENNES EST UNE HISTOIRE DOULOUREUSE QUE J'AI TENTÉ LE PLUS LOYALEMENT POSSIBLE DE DÉMÊLER.

Bonnes feuilles Tous les Sartre

Morceaux choisis de « le Siècle de Sartre »
de Bernard-Henri Lévy

L'intellectuel total

Qu'est-ce, donc, qu'un « grand intellectuel » ?

D'où vient, à cet intellectuel-la, cet inentamable ascendant ?

Pourquoi, comment, ce mystère d'iniquité, cette grâce qui s'attachent à une voix, un style, une aventure, la trace d'un sujet, le sillage d'une singularité ?

Telle est l'énigme - la première : énigme - de ce long siècle de Sartre.

Première explication - la plus élémentaire et qui saute aux yeux. Le talent ou, plutôt, l'ambition de Sartre. Son appétit. Sa curiosité insatiable. Son côté intellectuel intégral, décidé à posséder, comme il le dit souvent, « le monde entier » et à se donner les moyens de cette fabuleuse hégémonie. Le fait, en d'autres termes, qu'il soit le seul à s'essayer - et, souvent, à exceller - dans tous les genres disponibles de l'époque.

Philosophie, bien sûr. Mais aussi politique. Littérature. Journalisme. Critique littéraire. Reportage. Et encore, comme si cela ne suffisait pas et qu'il lui fallait être certain non seulement d'avoir tout tenté, mais d'avoir, ce faisant, achevé de creuser l'écart : théâtre, écriture de chansons, conférences, émissions de radio, cinéma...

« Il y a un art littéraire de la TSF et du film, de l'éditorial et du reportage », clame-t-il, dès 1948 ! « Il faut apprendre à parler en images, à transposer les idées de nos livres dans de nouveaux langages. » Et déjà, au Havre, un jour de distribution des prix, à l'adresse de ses élèves et face aux parents que l'on peut supposer médusés : vive le cinéma, cette école de civilisation, ce monument de philosophie vivante, cet art : Vive le cinéma qui vous enseignera « la beauté du monde où vous vivez, la poésie de la vitesse, des machines, l'inhumaine et splendide fatuité de l'industrie, allez-y souvent ! » [...]

Sartre dans tous les genres.

Sartre dans tous les états de l'époque.

Un Sartre qui, encore une fois, est le seul de sa génération à tenter, avec une énergie unique et que l'on ne retrouvera après lui chez aucun autre, le pari de l'œuvre absolue. [...]

Sartre entre Spinoza et Stendhal

Il était écrivain parce que philosophe, le voici philosophe parce que écrivain. Il tirait de la philosophie le meilleur des inventions formelles de ses romans - il tire de son talent de romancier les hypothèses les plus audacieuses, et les plus fortes, de son ontologie et de sa morale. Le signe d'une pensée juste ? Une phrase bien timbrée. La preuve qu'un concept est bien construit ? L'harmonie de la langue dans laquelle il est exposé.

Il peut bien y avoir, à partir de là, des journalistes pour l'insulter et des âmes basses pour tenter de le discréditer.

Un Jules Vuillemin ou un Jean Wahl peuvent trouver que Merleau-Ponty fait plus sérieux - et d'autres préférer « l'Arrêt de mort » à « la Nausée ».

Dans cette aventure-là, dans cette greffe de la philosophie sur le roman et du roman sur la philosophie, dans cette façon de vivre son travail de philosophe comme une aventure littéraire et son travail d'écrivain comme un effet de son destin philosophique, dans la définition même de la philosophie comme région de la littérature et de la littérature comme région de la philosophie, il est unique et ne souffre la comparaison avec personne.

Simone de Beauvoir a un mot pour dire cela. Une phrase. Elle a dit, plusieurs fois - et c'est, comme d'habitude, la meilleure définition de ce premier Sartre : « Spinoza et Stendhal... quand je vous ai connu vous m'avez dit que vous vouliez à la fois être Spinoza et Stendhal... » Il y a des écrivains, au XX^e siècle, qui ont voulu être Stendhal ou rien. Il y a des philosophes qui ont voulu être Spinoza ou n'être pas. Mais les deux à la fois, Stendhal et Spi-

noza, Spinoza et Stendhal, l'un dans l'autre. L'un par l'autre, Spinoza corrompant Stendhal, Stendhal aliénant Spinoza, cette combinaison des deux noms, ce croisement des deux registres et des deux prestiges, voilà qui, selon elle, n'appartiendrait qu'à Sartre et à quoi tiendrait, donc, la singularité de son magistère.

Bergson déléguait à Proust le soin d'écrire ses romans.

Voltaire, piètre philosophe, s'en remettait à Holbach quant à la redoutable tâche de verrouiller sa métaphysique.

Sartre est le premier – le seul – à savoir se partager, sans se dilapider, entre un homme de théorie et un fabulateur de génie. [...]

Le drogué de l'écriture

La vraie drogue de Sartre, ce n'est ni la mescaline ni la Corydane, c'est l'écriture. Shooté à l'écriture. Drogué à la littérature. Et le Castor dans le rôle du dealer qui, pendant la guerre, lui fournit, à Brumath, en Alsace, au besoin en venant elle-même, sa dose d'encre, de carnets, de livres, de papier. Il ne lit pas, il écrit. Il n'écrit pas un peu, il écrit tout le temps. Cette main folle, comme on dit d'une patte folle. Cette main qui court sur la feuille, qui galope, qui ne s'arrête jamais à l'effet produit ou à la formule. « *Il n'était plus qu'une main qui écrit* », disait Mauriac du dernier Proust. De même Sartre racontant, dans « *Mots* », comment sa plume va parfois « *si vite* » qu'il en a « *mal au poignet* » et retrouvant donc, là aussi, contre toute attente, le geste de la folie-Proust. Cette compulsion. Cette possession. Cette écriture machinique, donc machinale, sans maîtrise, à plume abattue, presque obscène. Cette fuite en avant qui fait de l'écriture une pratique étrange, étrangère, à la limite du propre, loin de toute identité. Et puis l'impression, au bout d'un moment, par le seul travail de la main, par la seule puissance des mots frottés aux autres mots, de voir les images frémir, bouillir, entrer en surfusion, s'assembler. L'écriture comme une névrose ? Sartre dira cela. Il dira : une « *maladie* ». [...]

La générosité même

Générosité de Sartre. Sartre est la générosité même. Il l'est dans sa vie : ses amis en savent quelque chose, et ses femmes, et la vieille Simone Jollivet assumée jusqu'à sa mort, et les journaux qu'il porte à bout de bras, et les in-

connus qu'il reçoit, parraine, encourage, et l'argent encore, cet argent qui coule à flots, qui va à qui veut, amis, courtisans, mouvements révolutionnaires divers, comités, femmes encore, ex-femmes, groupuscules. Il l'est dans son œuvre : ainsi, dans ses biographies, cette capacité d'empathie (forme intellectuelle de la générosité) qui le fait entrer dans la tête de Baudelaire, reconstituer les mouvements de la conscience – ou de la glotte ! – de Mallarmé, retrouver les cheminements insensés qui font que Genet refuse, assume, refuse encore, défie sa situation ; et Flaubert ! Est-ce que les deux mille pages de « *l'Idiot* », ces dix ans passés à explorer les rêves, les impuissances, les folies, les impasses, l'« *activité passive* », les « *stupéurs* », les « *comédies* » de l'enfant mal-aimé, sous-aimé, injustifié ou superflu que fut « *l'enfant-Gustave* », ne sont pas un modèle de fraternité discursive et, donc, de générosité ? Et ses préfaces ! Son goût pour les préfaces et la forme très particulière de dévouement à un texte ou à un personnage que suppose cet acte de préfacier où il est, aussi, passé maître ! [...]

Les deux Sartre

Bref les choses sont mêlées. Enchevêtrées. Il n'y a pas le « bon » Sartre, impeccable – et, séparé de lui par la frontière d'une chronologie d'airain, le mauvais Sartre, le Sartre perdu, un Sartre entièrement misérable qui ne cesserait de se tromper et d'entraîner l'époque dans son égarement. Ou, plus exactement, il y a bien deux Sartre. On peut, parce que c'est tout de même, grosso modo, exact et qu'il y a bien une ligne fragile, mouvante, perpétuellement déplacée, qui divise sa vie en deux et qui divise aussi son œuvre, dire « le premier » et « le second ». On peut même, comme je l'ai fait jusqu'à présent, continuer de dire « le jeune » (en gros : le Sartre de « *la Nausée* », de « *l'Être et le Néant* », à la rigueur du « *Saint Genet* » et de « *Qu'est-ce que la littérature ?* ») et « l'autre », ou « le second » (celui du compagnonnage de route avec l'URSS et le PC – celui des « *Communistes et la paix* », des « *Damnés de la terre* », de la « *Critique de la raison dialectique* »). Mais les deux périodes se chevauchent. Elles mordent constamment l'une sur l'autre. C'est comme si les deux Sartre n'en finissaient pas de se corrompre, de se contaminer, de sévir l'un dans l'autre. C'est comme s'il y avait là deux émissions parasites, deux foyers de sens, adverses et pourtant simultanés, qui n'en finiraient pas de croiser, et donc de brouiller, leurs ondes. [...]

Extraits de « *le Siècle de Sartre* »,
par Bernard-Henri Lévy
© Grasset, 2000

VU PAR WIAZ

A lire aussi

« *La Cause de Sartre* », par Philippe Petit

« *C'est stupide de se demander si Sartre est le début ou la fin de quelque chose*, écrivait Gilles Deleuze. *Comme toutes les choses et les gens créateurs, il est au milieu, il pousse par le milieu.* » Philippe Petit, qui n'est ni sartrien ni sartrologue, a revisité l'œuvre de « *l'Idiot de la famille* », en suivant la recommandation deleuzienne et, au beau milieu de son voyage intellectuel, se découvre, presque malgré lui, « *sartriste* ». S'appuyant sur les milliers de pages du « *Flaubert* », qu'il ausculte avec

une attention passionnée, Philippe Petit propose un vibrant plaidoyer en faveur d'un homme et d'une œuvre multiples. Un éloge de l'« *universel singulier* » et de la liberté de penser. Contre soi ou contre le monde. Un essai stimulant. PUF, 252 p., 125 F.

« *Trois Aventures extraordinaires de Jean-Paul Sartre* », par Olivier Wickers

« *Il n'y a pas d'aventures, il n'y a que des histoires* », écrivait Sartre dans le prière d'insérer de « *la Nausée* ». Olivier Wickers, né en

1960, n'en croit pas un mot. Sartre écrivit, de 8 à 78 ans, tous les jours. L'aventure de l'écriture sartrienne est pour Wickers l'une des plus fascinantes de la littérature du XX^e siècle. Il en étudie avec finesse trois moments : ceux des « *Carnets de la drôle de guerre* », des « *Mots* », et de « *l'Idiot de la famille* ». Sartre le graphomane de génie n'en finissait pas de ne pas finir ses livres. Et, tout en affirmant tout dire et faisant vœu de transparence, se dissimulait sans cesse derrière ses murailles de mots. Un passionnant essai sur le dernier aventurier de l'écriture.

Gallimard, « *l'Un et l'Autre* »,
248 p., 125 F.

« *Littérature et engagement. De Pascal à Sartre* », par Benoît Denis

Une solide histoire de l'engagement littéraire par un spécialiste de Sartre. Le Seuil, à paraître le 18 février.

« *Sartre* », par Denis Bertholet

Une fort copieuse biographie du philosophe par l'auteur d'un essai sur Valéry. Plon, à paraître le 3 février. G. A.